

Le révolte

(paraîtra désormais sous forme de Manifeste)

La correspondance sera adressée au camarade
BARBÉ. 41, rue de la Cuve, Ixelles.

ABONNEMENTS :

Belgique Fr. 1.25 l'an
Extérieur Fr. 1.50 »

DOGMATISME ET CONFORMISME

L'étude du fait religieux, à travers les âges de l'histoire de l'humanité, nous montre à l'origine un polythéisme — voire un panthéisme — déificateur des forces naturelles inspirant la peur, puis une tendance à l'unification religieuse, au monisme, au monothéisme abstrait, métaphysique sous la poussée des castes sacerdotales en mal d'autorité — enfin un virus destructeur, un principe de révolte individuelle qui s'acharne sur le bloc du cléricisme religieux pour le miner et le dissocier, en vue d'instaurer le libre examen et la libre pensée en matière religieuse.

L'étude du fait politique, dans la même histoire humaine, nous montre à l'origine une espèce de particularisme familial, patriarcal, dégagé de toute contrainte extérieure — puis, une identique tendance à l'unification nationale, à la centralisation politique, sous la rude poussée des potentats et des despotes en mal de tyrannie — enfin le même virus destructeur qui s'insinue, s'infiltré dans le Moloch absolutiste, le désagrège et l'oriente vers une ère de régionalisme fédéraliste et de décentralisme. Ou plutôt, comme le vient de décrire magistralement PIERRE KROPOTKINE, dans la *science moderne et l'anarchie*, ce double courant se retrouve perpétuellement à tous les tournants de l'histoire humaine.

Un principe d'autorité, né du principe religieux avec qui il se peut confondre et qui rayonne dans tous les ordres de l'histoire générale : nationale, politique, linguistique, racique, économique, sociale, principe de réaction, de conservatisme, de statisme.

Un principe de révolte né de l'instinct humain et qui jaillit en flot irrésistible des consciences individuelles. principe intuitif, qui donc ne peut errer et qui se rebelle contre toute contrainte, toute norme extérieure à lui ; principe d'action, de réalisation, de dynamisme.

Mais, s'il en va ainsi, comment a-t-il pu se faire que des individus, parjures, aient renié leur dignité d'homme jusqu'à manier un sabre, un goupillon ou un sceptre, sur le dos des pleutres qui subissaient leur joug ?

Comment a-t-il pu se faire que des masses où auraient dû couvrir tous les germes de révolte

se soient inclinées et aient embrassé les symboles de la tyrannie, sans mot dire ?

Lâcheté, lâcheté, lâcheté, chez les uns et les autres. Bassesse et infamie qui stigmatise et marque au fer rouge l'homme, empêtré dans le *dogmatisme* et l'esprit de *conformisme*, triste produit de son éducation religieuse.

Car voilà le mal qu'on ne cravachera jamais assez : l'*emprise cléricale* sur les individus et les masses.

Emprise cléricale instauratrice de résignation et d'avachissement, chez le sujet, génératrice de césarisme et d'impérialisme, chez le dirigeant. Et ceci de par toute une série de causes secondes : la force brutale à coup sûr plus que la douce persuasion ; l'exploitation des terreurs superstitieuses aussi ; l'égoïsme veule surtout ; l'individualisme bourgeois et politicien (car il est de tous les temps), chez les bergers la grande force d'inertie enfin et l'imbécile lâcheté des individus et des masses *ignorants*. (1)

La lâcheté humaine ! De ci de là, elle se lèvera bien pour faire prévaloir ses droits ; elle retombera écrasée par la puissance même qu'elle a laissée monter au pouvoir, sinon qu'elle a assise en personne.

Et à travers les âges, nous voyons la même divinité encensée : le dogmatisme qui en impose le conformisme qui se moule et se modèle.

Dieu Religion, Dieu Etat, Dieu Justice, Dieu Patrie, Dieu Capital, Dieu Travail, Dieu Syndicat, Dieu Anarchisme même.

L'individu est si veule ! — si veule qu'il a laissé fonder la puissance formidable du Moloch absolutiste : son indolence, son insouciance assistée, impassible, à l'instauration des monarchies de droit divin, à la poussée du dogme étatiste, au draconisme napoléonien, à la tyrannie des comités révolutionnaires, à la vague nationaliste, au parlementarisme politicien, au syndicalisme dévoyé, à l'anarchisme même faussé. L'individu pleutre, égoïste, lâche a tout accepté, tout subi, tout supporté. Il a fait le jeu des parjures qui se sont servi de sa lâcheté comme d'un levier pour le diriger, l'embrigader l'encercler, le pressurer, c'a été le fait de tous les siècles, *c'est encore le nôtre* :

Aujourd'hui, comme hier, donc, même vice :
Lâcheté chez les dirigeants, lâcheté chez les

gouvernés. Egoïsme chez tous, voilà l'explication du courant réactionnaire, autoritariste.

Les premiers, heureux de leur sort, satisfaits et repus, ne tiennent guère à changer.

Les seconds, abrutis par de longs siècles de résignation se contentent encore et patientent.

Les uns et les autres acceptent comme un dogme inamissible le fait de l'ordre social contemporain : et toutes les vieilles sornettes expliquent cette mentalité stupide, odieuse, bestiale :

« C'est comme ça... qu'est ce que tu veux... Il n'y a rien à faire... C'a toujours été comme ça ».

Lâcheté humaine — Encore et toujours — Acceptation dogmatique de par un esprit de conformisme anti-humain, essentiellement social, donc anti-individualiste.

Et c'est là le fait de toute secte, de tout groupement, de toute coterie, de tout club, de tout parti, de tout syndicat.

Une individualité finit par s'imposer... Dès lors c'est l'oracle, c'est le centre, c'est le prophète, c'est le dieu, c'est le maître qui parle, qui dispose, qui prescrit : C'est le grand **Manitout**.

Hors de lui tout pâlit, tout s'obnubile, tout s'éclipse. Qu'il vienne à disparaître, le moule rompu, tous les modelés errent comme des âmes en peine, en quête d'une nouvelle personnalité en qui ils vont s'incarner, s'identifier, se perdre, se noyer : Ils ne seront plus eux mais l'autre. Voilà le groupe, l'association contre l'individu, contre l'homme. C'est affreux.

Et c'est le dogme du jour : qui se moule sur une tiare, qui sur tel goupillon, ou tel sabre, à moins que tel parapluie ou telle enseigne. Conformisme hideux. Dogmatisme infect, tous deux également anti-humains.

Et pourtant, l'homme n'est beau que lorsqu'il crie et hurle son hymne de révolté.

(1) L'ignorance. Voilà bien le grand mal humain et combien j'admire cette science populaire propagée par Kropotkine — et élevé à la hauteur d'un idéal dans le chef d'œuvre qu'est *Champs, Usines et Ateliers*. L'ignorance qui fut l'arme par excellence aux mains des cléricaux et dont la disparition sera la ruine et la mort. — L'ignorance !! Ah ! je ne comprends que trop l'exclamation de ma mère croyante, terrifiée par la logique de mes conclusions : « Tu as trop lu ». —

L'ignorance ! La Science ! Tout est là. —

L'homme n'est beau que lorsqu'il crache son mépris et sa haine.

L'homme n'est beau que lorsqu'il en bave et écume de fureur.

Il est grand alors, noble sublime. Il serait dieu, si dieu était.

NOTA. — Il ne faudrait pas confondre pourtant. Depuis Spencer, on distingue très nettement *individuation* et *individualisme*.

L'*individualiste* est par dessus tout un antisocial qui vit sa vie envers et contre tous, en marge de tout sentiment solidaire ou altruiste : il ne voit rien d'autre que son moi à satisfaire et à développer dussent les autres en mourir.

L'*individué*, lui, tout en étant un réfractaire dans le milieu social présent, rêve d'une société harmonique où il pourra se développer et éclore au même titre que l'*individualiste* égoïste mais où il partagera sa vie avec autrui, que méconnaît l'*individualiste*. Autrement dit, l'*individué* est *communiste*.

C'est la sourdine qu'il faut opposer à la critique présentée ci-dessus des groupements sociétaires présents.

Nous ne nions pas a priori l'association (nous la jugeons au contraire indispensable à l'individu), mais nous la concevons différemment et au rebours de l'association actuelle, fondée sur le principe autoritaire, né du dogmatisme religieux que nous répudions haut et clair, nous proclamant anti *autoritaires*, ANTIRELIGIEUX, *Anarchistes*.

Je l'avoue franchement, souvent et bien longuement parfois, je me suis demandé si la position de l'*individualiste pur* n'était pas plus logique, plus rationnelle que celle du communiste qui tout compte fait m'apparaissait sacrifier sur l'autel de l'altruisme, au nom de la solidarité humaine, une part de son individu, au lieu que le *pur*, libéré de tous les césarismes et ostranimes, se dégage également et au même titre de la contrainte altruiste et solidariste. Je voyais presque dans la mentalité communiste un résidu d'esprit religieux, fruit de l'ambiance « apostolique ».

Ce n'était là qu'un spécieux sophisme, je le reconnais aujourd'hui — L'universelle solidarité humaine, l'altruisme général est une loi organique de la nature que l'on ne violerait pas en vain : il faut le dire hautement : l'*individualiste pur* — et on le voit à l'œuvre — n'est qu'un vil égoïste, un vulgaire bourgeois, une brute enfin, être hybride, antihumain, antinaturel, antirationnel, justement parce qu'*asocial* — prêt à sacrifier l'idée pour le bien de sa pseudo-personnalité — hélas ! on ne le voit déjà que trop, au sein même de nos groupes.

ALOZ.

VICTIMES

Une fenêtre encadrée de lierre, jalousies mi-closes.

— « Jeanne ! » —

— (Silence étrange, angoissant) —
— Jeanne ! Jeanne ! mais viens donc...
— André !
— Mais descends... un instant, rien qu'un instant —
— Tu sais bien, je ne le puis, la mère est là...
— Souffrante, toujours souffrante — hélas ! hélas ! je pars — Au revoir Jeanne —
(Seul) Ainsi donc, il me faudra toujours souffrir, désirer, soupirer, attendre... mourir —
Quelle vie !...

Et lui, le sacrifié, meurtri, brisé, s'éloigne pendant qu'elle, l'autre sacrifiée, pleure et sanglote en silence.

Là haut, sur un grabat, une vieille souffre, qui réclame tous les soins de Jeanne, rien que les soins de Jeanne : à tout autre, la porte est consignée. Atteinte du mal qui ne pardonne pas, la vieille jadis si douce, s'est muée en vraie despote et l'ange qui lui reste, sa Jeanne, son seul bien, ne la peut quitter un instant — Un gamin de la rue fait les courses.

Un jour, André avait tenté de se substituer au gavroche qui approchait sa bien aimée de si près, mais la vieille comprit le manège...

Et il va pleurant la séquestrée, la recluse...

Et elle, là-haut, pleure l'isolé, l'éconduit...

* * *

Une longue année s'écoula, taciturne, grise comme un jour de gros temps ; l'immense plaie saignait toujours, creusant un abîme dans leurs deux cœurs... quand un soir, ô fortune, ô miracle, un modeste billet tomba de la fenêtre entr'ouverte.

Oh ! le divin caprice d'une malade ! Mille fois béni et exalté !

Demain, une heure, descendrai, jardin.

La nuit ! nuit éternelle ! mais quand même heureuse insomnie embaumée de rêves parfumés !...

L'heure adorée sonna pourtant et ce furent les torrentueux transports de l'amour sevré, qui se retrouvait libre et fier, impétueux et despotique... Et les amants allaient...

— Je t'aime André.

— Je t'aime, Jeanne.

Un baiser fou et...

Sous l'ineffable caresse des blés d'or qui ondulaient paisiblement par dessus leurs têtes blondes, en susurrant d'indicibles chansons, ils connurent l'ivresse de leur premier amour.

De longues heures, pour eux, un instant, ils se tinrent enlacés, se contant mille choses, mille riens, tout eux-mêmes pourtant. Parfois de longs silences où le regard dit tout planaient sur leur étreinte. —

Soudain, là-bas, tout là-bas, par delà les blés mûrs, une ombre passa, qui les glaça d'effroi — On les avaient suivis, vus peut-être et la douloureuse surprise se mua en un cruel effarement, s'exhala dans une plainte amère. Leur trente cinq printemps à peine éclos se prirent à trembler. Effarouchés, épouvantés, ils fuirent.

* * *

La vie les sépara mais sans les éloigner. Ils vivaient côte à côte par delà les espaces. Pour Jeanne, la pensée de l'aimé animait l'aiguille et de longs serpents de broderies fines se tordaient à ses pieds... Pour André, l'image de l'adorée faisait que la plume courait plus alerte, plus rapide et les copies s'allongeaient, s'allongeaient.

Cela dura cinq ans, cinq siècles — de foi gardée, d'amour inviolé.

Un hasard... heureux à coup sûr... les ramena l'un vers l'autre... La pauvre vieille mourut et un misérable vagabond recueilli au foyer hospitalier d'André, apprit la nouvelle...

Hasard béni, hasard divin !... Le fugitif fut choyé, dorloté. Il fut presque de la famille et aujourd'hui encore, c'est l'homme de peine, mais satisfait et heureux (hélas !) de l'usine de X.

Et les amants ?...

* * *

Couple heureux, il vécurent deux ans dans l'enivrement de deux parfaits dévouements, lui tout pour elle ; elle tout pour lui. Un monde à deux heureux, chéris, enviés ! Lui, devenu premier chef des travaux dans l'usine où il fit ses premières armes en caressant ses premiers rêves d'amour. Elle, tout à l'amour du nid qu'elle voulait plus gai et plus riant que jamais.

Ils souriaient à la vie ; fiers de la trentaine qu'ils allaient tourner, ils voguaient vers l'avenir rose....

Mais la fatalité allait briser le rêve...

* * *

Un violent coup de cloche annonce un malheur... Un creuset de la grande fonderie s'est éventré et le fluide brûlant, meurtrier s'épand — André est au poste. Il donne quelques ordres brefs que la panique générale n'entend pas... Un enfant vient d'être saisi par la lave qui coule horrible et ensevelit tout sur son passage dans un linceul de métal en fusion... André n'écoute que son courage ; il se précipite mais reste figé. Un éclair passe devant ses yeux... Jeanne !...

Jeanne ! mais oui, la voici qui accourt, qui vole au danger — Une poutre s'offre à elle, elle s'y engage, glisse et tombe en gémissant dans les bras de son André, qui fou de douleur et de joie, n'a pu proférer un mot, une plainte. —

Et le creuset bave toujours.

Le souvenir de la première étreinte amoureuse repasse en cette minute suprême. Ils revoient les blés dorés et ondoyants... Un cri affreux retentit : le creuset croule... La vague métallique grossit qui étend son voile hideux sur ces deux êtres à jamais enlacés et tout frémissants, qu'elle scelle encore de son sceau de feu — André et Jeanne ne sont plus. Victimes jusqu'au trépas, d'une société marâtre. —

ALOZ.

Impressions et Pensées

La faim. — Avoir faim sur le pavé d'une capitale à côté de gaspillages éhontés et d'écœurants étalages : monstruosité sans nom dont l'iniquité crie vengeance.

La famille. — Tissu de préjugés surannés qui devient un baigne, une geôle, un enfer pour l'incompris qui a rompu avec la tradition.

La Révision. — Exhibition de chairs nues devant les pitres de la Patrie et du Capital ! Quelle horreur ressuscitant les antiques marchés d'esclaves ! Et la jeunesse qui se livre, qu'elle est odieuse ! Et la foule qui s'extasie, qu'elle est veule !

La guerre. — Les dividendes de l'Internationale Krupp-Sneider et C^{ie} montent. Les charognes s'entassent : si le monde en pouvait être plus propre et se dessillait les yeux !

Les bagnards. — Ce sont des terrassiers qui abandonnent le chantier, presque aussi fiers de leur boulet que les chauffeurs de leur livrée. Brutes avachies, que ne vibrez-vous donc au souffle de révolte qui passe ? —

Une ballade. — Bourgeoises exhibant leurs têtons roses. Taxis et retaxis — Cavaliers et amazones — Flics et officiers — Huissiers et paniers à salade — admirez pleutres, c'est le coffre-fort en ballade. —

M. P. — Un quidam pérore — Politiciens à l'assiette au beurre — Arrivisme blagueur — Faux bergers mal estampillés ! — mais le quidam a trop bu et sa loquacité scandalise... dame ! — on l'expulse... —

Gand. — Il y eut des tonnerres d'applaudissements saluant les bêtes furieuses aux prises... Or, les affiches annonçant le hideux pugilat de Wells et Carpentier portaient la sinistre manchette : « Il n'y a pas de droit des pauvres »... et on comptait des entrées à cent francs !!!

Processions. — La plèbe s'incline — les fronts s'abaissent — les échines ploient. — Geste vil d'une masse plus vile encore, devant l'odieux symbole... Décrasse toi donc un peu, peuple, maître souverain. —

Pitres. — Les rois avaient leurs marmousets et leurs bouffons — Les féodaux du jour ont leurs clowns et leurs pitres — Il y aurait de quoi se récrier... mais n'ont-ils point aussi leurs

flics et leurs livrées ? —

Garde-civique. — Burgerwacht — autrement dit, défense bourgeoise — c'est ce que j'admira hier au poste de police — ceci, sans plus de commentaires.

Pâââtrie. — L'heure est aux emblèmes minuscules arborés par nos patriotards chauvins et nationalistes — L'heure est aux mouchoirs de soie élégamment étalés par nos snobs et dandys — C'est sublime. —

Courses. — On beugle, on hurle — je m'approche — c'est l'hippodrome qui regorge de bourgeois affairés et d'une tourbe populaire en verve — la foule s'intéresse — se captive au jeu idiot — idiot comme elle — (! ! !)

Mercredi. — La bourse — la banque — les affaires — ah ! Voyez donc nos gros bourgeois, frais et repus — Admirez la sarabande endiablée des dollards et des chèques — Populo contemple et... passe. —

Hôtels. — Mâles et femelles sont là gîtés dans leurs repaires — tout à leur gueule et à leur bas ventre, ils se goinfrent et ruminent — Populo regarde encore mais... passe toujours sans mot dire — toujours calme et digne. —

Luxe. — Ce confortable, c'est de la chair, c'est du sang, c'est de la sueur, c'est du travail, c'est du besoin, c'est de la misère, mais subis encore, populo, prend ton mal en patience, résigne toi, surtout ne te révolte pas. —

Nature. — Belle et grande nature tant bâtardee par les rois du jour, mais je ne m'étonne plus : tout ce que touche la patte bourgeoise est irrémédiablement souillé — Tout ce que frôle son haleine fétide, devient aussitôt repousoir. —

L'Idée. — Heureux que l'Idée est là qui fait sa trouée quand même avec nous les jeunes, car demain sera ce que nous le ferons : qu'on le veuille ou non, le monde est agi par la pensée. —

Vouloir. — Encore et toujours — Etre source vivante d'énergie débordante et jamais épuisée — Défier l'Univers et braver dieu s'il était — Voilà l'homme, le vrai, le pur, qui va sans se lasser jamais. —

Vivre. — Vivre sa vie, gardant la ligne droite, coûte que coûte, sans marchandage, sans com-

promission, envers et contre tous, malgré tout, n'ayant d'autre juge que soi, toujours loyal et sincère, méprisant le monde, se gardant à l'Idée. —

Clinique. — Vaste clinique que la société moderne et nous la traitons en chirurgiens, non en médecins — Nous ne dorons pas la pilule et ne faisons pas droguer le patient, mais enfonçons bien avant, le fer rougi dans la plaie béante. —

Révolte. — Ni pleutres, ni veules, mais hommes pleinement hommes nous clamons notre hymne de révoltés, malgré les menaces, malgré la répression, malgré la mort — sinon la vie n'aurait plus de sens. —

Harmonie. — Nous appelons de tous nos vœux une ère de régénération et d'équilibre — une cité nouvelle de conscience et d'idéal réalisé — Rêve aujourd'hui, mais vérité demain — qui vivra, verra. —

Individu. — L'individu grandi — magnifié — surnaturé parce qu'enfin libéré de ses chaînes et de tous les despotismes — dégagé de toutes les contraintes et de la tyrannie de l'absolu — conscient des relativités et des contingences humaines. —

Anarchie. — Ni mouton, ni berger — Conscient et solidaire. Homme enfin dans la pleine acception du mot, en dehors de tout dogme et de toute autorité — Anarchiste pour tout dire. —

SCHINAS.

Autour d'une Conférence

Le positivisme en matière syndicale (1)

Le 12 juillet dernier, le camarade Keufer de Paris, exposait sa conception positiviste du syndicat et de l'organisation syndicale et fédérale, qu'il juge nécessaire pour la satisfaction des intérêts légitimes du prolétariat. *Sans dieu ni roi*, sans doute, mais néanmoins le positivisme ne se basant que sur des résultats tangibles, que sur les choses démontrables et vérifiables, que sur les leçons du passé, enfin, il concluait à la division inéluctable du capital et du travail, en entrepreneurs et en producteurs.

C'est qu'en effet, présentement, c'est à qui évitera les responsabilités pour se décharger sur telle ou telle personnalité influente. Il faut bien dès lors une classe dirigeante... et il apparaît bien qu'il en faudra toujours...

Keufer se place alors sur le terrain éducation et clame ses conclusions positivistes : il nous

faut œuvrer à l'éducation du prolétariat, à son élévation intellectuelle et morale, qu'il soit enfin conscient de ses devoirs et de ses responsabilités — qu'il participe à une éducation commune et supérieure, qu'il soit armé pour vivre et pour lutter. —

Car voilà bien le but ultime, inspirant, imprégnant, dominant la vie syndicale, la lutte des classes, du prolétariat contre le patronat, avec le concours des trois facteurs si puissants que sont la déesse opinion publique, le *pouvoir spirituel* des savants et philosophes, la grève, au besoin, voire la grève générale, ceci, pour arracher à la bourgeoisie omnipotente la reconnaissance de l'*incorporation du prolétariat à la vie moderne*.

Ce but final, auréolé de l'acquisition future de plus de bien être et de respect comme de la satisfaction des légitimes revendications ouvrières le prolétariat ne le pourra atteindre que par une intervention *directe* mais *pacifique* dans les conflits économiques, sans l'appui des parlementaires et politiciens — Voilà qui est à noter. —

Intervention directe, donc, mais pacifique, concluait Keufer, répudiant l'idée révolutionnaire et ne s'en remettant qu'à la lente évolution des masses, en voie d'éducation et à peine élevées à la noble conception du devoir professionnel, de l'entraide mutuelle, de la solidarité commune, à peine libérées d'un égoïsme veule et cynique,

Evolution oui — Mais Révolution non. —

* * *

Je pensais la conférence contradictoire et le camarade Keufer affirma lui-même la vivement souhaiter, mais le « bureau » en jugea autrement et cloua le bec à un contradicteur demandant les moyens d'éducation populaire proposés par le positivisme... J'étais déjà heureux de voir la discussion se localiser sur ce terrain, attendu que laissant de côté la triple question de ma conception du syndicat, de la grève générale et de l'action directe, je me disposais à critiquer Keufer sur le terrain *éducatif* et *évolutionniste*.

Je m'explique :

a) D'une part, Keufer affirmait la trop vraie peur des responsabilités, le manque d'initiative individuelle qui s'abrite sous les ailes de personnages — plus ou moins véreux (sous-entendu) — d'autre part, il prônait l'élévation du prolétariat, sa participation à une éducation commune et supérieure, en d'autres termes, son incorporation à la vie moderne.

Il y avait là, une véritable antinomie de jugement après le maintien des deux classes « entrepreneurs et producteurs » — Le prolétariat conscient ne pourrait-il pas se passer de bergers et de dirigeants? En un mot le communisme libertaire ne supplanterait-il pas le collectivisme autoritaire? l'anarchie, la cratie? de quel que préfixe qu'on la décore! Keufer en convint pour un avenir lointain: j'eusse souhaité

cette déclaration *publique*, ne l'ayant obtenue que dans un entretien privé et particulier après la conférence.

B) Communisme libertaire opposé au collectivisme autoritaire et le supplantant, disons-nous et ceci nous amène à l'autre affirmation que je jugeais erronée au même titre. *Evolution* lente et progressive oui — *révolution* violente et brusque — non, la révolution étant un retour en arrière.

Keufer avait raison en ce sens que les révolutions passées furent faites en dépit de bon sens et sans l'idée essentiellement et profondément révolutionnaire sans laquelle toute révolution échoue, sans l'idée constructive allant de pair avec le fait destructeur — sans l'idée de se libérer du passé — **du passé autoritaire. C'est de ce passé que nous voulons faire table rase**, épouvantablement assistés que nous serons par les nouvelles conditions de la vie moderne, créées par le renouveau scientifique. En fin de compte, la RÉVOLUTION est un *facteur et non des moindres de l'Evolution*: c'est ce qu'admit Keufer et ici encore, j'eusse désiré le lui voir reconnaître devant le bel auditoire venu pour l'écouter.

C) Je toucherai enfin à nouveau le fait probable de demain, celui du communisme libertaire supplantant le collectivisme autoritaire que je n'ai fait qu'effleurer plus haut. L'anarchie triomphant de la cratie, (aristo-démo-théo-plouto, peu importe), voilà qui apparaît bien le contre-pied du positivisme de Keufer, jugeant nécessaire le principe organisateur, directeur, autoritaire pour tout dire; jugeant indispensable la division du capital et du travail, en entrepreneurs et producteurs. **Dualisme archique et anarchique, cratique et acratique**; d'un côté, le positivisme rivé au passé par une dialectique sophistique (a et b le prouvent surabondamment), de l'autre, l'anarchie, le libertarisme jetant par dessus le bord le boulet trop longtemps traîné par l'humanité demeurée sous l'emprise du dogmatisme de tout acabit. Duel géant qui met aux prises les deux contre-courants rétrograde, réacteur, autoritaire d'une part; de poussée, d'ascension, de vie, d'anarchie d'autre part; mêlée gigantesque d'où sortira un **monde nouveau**, celui que nous œuvrons à instaurer en dépit des forces et puissances de mort coalisées contre nous.

(1) Keufer considère le syndicat comme devant être le plus grand moyen de lutte du prolétariat contre le patronat; il le souhaite *professionnel* avant tout, *tolérant* toutes les opinions religieuses et politiques, *respectant* les mentalités diverses qui se côtoient dans son sein et chacun apportant, à l'œuvre commune de mutuelle entraide et d'élévation morale, les ressources de son tempérament,

Le syndicat doit être *tolérant*: j'aime à souligner cette idée de Keufer et si la discussion eut été loisible, j'eusse aimé rappeler que le syndicat n'a pas eu à regretter le formidable appoint des Pelloutier et Pouget en 1896, pas plus que la poussée libertaire qui de 1900 à 1904 instaura le mouvement cégétiste.

Du reste, n'est-ce pas Georges Sorel en personne qui

constate que ce fut bien « l'entrée de beaucoup d'anarchistes dans les syndicats » qui a « orienté ceux-ci dans la voie du syndicalisme révolutionnaire et renforcé la notion de lutte de classes ». — (cf Révolté du 15 juin). —

Il est bon de rappeler les « leçons du passé » mais envisagées sous un autre angle que celui du *positivisme* de Keufer. ALOZ.

LA GUERRE

Rien n'aigrit comme l'isolement. Pour un grand nombre d'entre nous la vie est une lutte dont la bienveillance d'autrui peut seul adoucir l'amertume. Les divergences de caractère ne sont pas un obstacle à la sympathie.

Ne voit-on pas de grandes amitiés naître entre deux personnes très dissemblables? Elles s'apprécient et se complètent.

C'est ainsi qu'il devrait en être entre les peuples. C'est ainsi que chacun, apportant sa pierre à l'édifice commun, contribuerait à l'harmonie universelle.

Mais en temps de guerre c'est la haine et la rancune qui naissent et se développent au cœur des pauvres soldats pour leurs frères ennemis qui, pas plus qu'eux-mêmes, ne sont responsables de leurs actes. Ils exécutent les ordres reçus, et ce ne sont jamais ceux qui ont décrété la guerre qui en affrontent les dangers.

Journal des Ecoles n° 22

107, avenue Louis Lepoutre, Bruxelles.

L'OBSTACLE

Il est dit que nous ne l'éviterons jamais cette maudite pierre d'achoppement, qu'est pour notre propagande, le manque d'argent.

A moins d'un rude coup de collier, que nous ne voyons pas venir ce que nous n'osons espérer, nous allons être contraints de revenir aux proportions du manifeste, lequel coûte moins cher, peut-être tiré un plus grand nombre et peut, par conséquent, se diffuser plus facilement dans les masses.

La parole est aux camarades. Ils sont prévenus. Il savent que nous avons tout fait pour vaincre.

Le Révolté.

Reçu pour le journal: Larch. 0.50, L. L. à A. 2, Barbé (P. D.) 2.50, P. R. à I 10, G. à St-G. 20, Sp. à C. 2, F. à M. 1.25.

A mesure que la civilisation progresse, les forêts disparaissent; les gros arbres tombent et toute possibilité disparaît de les voir renaître. Les grands animaux suivent les grands arbres. L'ours, la panthère, le grand loup des bois font place au renard, à l'écureuil, à la belette.

Alfred Henry LEWIS.

Gérant: BARBÉ, 41, rue de la Cuve, Ixelles.

LE LOCK-OUT

Chaque fois qu'un événement de la vie économique, comme l'actuel lock-out des carrossiers, sollicite l'attention de l'observateur, il est étrange de constater qu'une foule de questions d'ordre secondaire prennent le pas sur les questions capitales. Les patrons disent ceci. Les ouvriers soutiennent cela. Et le conflit qui mériterait, de la part des ouvriers surtout, du recueillement et de l'étude se perd en discussions oiseuses, en chicanes stériles, en disputes, où excellent d'ailleurs les pêcheurs en eau trouble et les pontifes du syndicalisme paix sociale. C'est ainsi que, devant la calamité du lock-out, les travailleurs de la carrosserie paraissent n'avoir à cœur que de se laver des injures patronales. On les accuse d'être des fainéants, des saboteurs. Leur cœur en saigne. Et par voie d'affiches, par voie de presse et de meetings, ils exposent la pureté de leur conscience ouvrière — à leur tour, ils accusent les patrons d'être de mauvaise foi et de pratiquer, au détriment de la clientèle, les pires exactions. Sottises et byzantisme. Epicerie et simagrées..

Plutôt que d'accorder nous ne savons quelle vertu miraculeuse au vote des Alis-Babas parlementaires déclarant « injustifiée » l'exigence des patrons ; plutôt que de croire bêtement que les patrons veulent ASSASSINER le droit syndical, plutôt que de se cramponner à une question d'amour-propre absolument déplacée, les ouvriers ne feraient-ils pas mieux d'envisager et d'étudier à fond des points de toute première importance, le contrat de travail par exemple, pour en tirer des conclusions utiles et des indications précieuses sur la tactique à venir ?

Qu'ils fassent donc un léger retour dans le passé. Qu'ils se rappellent l'origine du contrat. Alors les patrons, pressentant une ère de prospérité, tenaient évidemment à s'assurer, pour un laps de temps assez prolongé, la tranquillité de leur exploitation. Ils tenaient aussi à s'éviter les effets d'une concurrence basée sur l'inégalité des salaires. Et c'est pourquoi, après s'être alliés, ils accueillirent favorablement le contrat qui leur garantissait la paix à l'atelier, le nivellement des prix et l'uniformation de la main-d'œuvre.

Les ouvriers, guidés par un secrétaire permanent qui, pour sa bonne besogne, vient de recevoir — honneur suprême ! — les louanges du ministre Hubert, tombèrent dans le piège qui leur était tendu : ils signèrent le contrat et se livrèrent pieds et poings liés au patronat. Le plus exorbitant de l'histoire c'est qu'ils chantèrent victoire !...

Les faits sont venus leur démontrer qu'une entente entre ouvriers et patrons, aux intérêts foncièrement antagonistes, n'est pas durable, qu'il y a toujours une des parties pour se croire lésée, et qu'un moment arrive, par la force même des choses, où le contrat reste à l'état de lettre morte, ou bien se heurte à l'hostilité des ouvriers (si ce sont les ouvriers qui les premiers

s'estiment lésés) des patrons, si ce sont les patrons qui ont à se plaindre au premier chef. D'où tiraillements, grève ou lock-out. C'est inéluctable, c'est fatal. Les ouvriers le comprennent-ils, aujourd'hui ?...

L'histoire du contrat de travail est déjà longue : elle est concluante. Le vieux trade-unionisme anglais, tant vanté par les économistes bourgeois de toutes écoles reposait sur le contrat de travail. Ah ! l'heureux temps ! Ah ! les beaux résultats ! De puissantes amalgamations ! Des chefs unionistes qui auraient rendu des points en fait de science statistique et financière au personnel des Grandes Compagnies capitalistes... La paix sociale parfaite ! Mais aussi la formation d'une aristocratie ouvrière à mentalité bourgeoise, conservatrice, réactionnaire, tenant loin d'elle le vil bétail des bas métiers : manœuvres « non qualifiés » etc... Le souffle vivifiant de l'action directe a balayé ce marécage. Et maintenant les travailleurs anglais sont dans la bonne voie révolutionnaire. Le contrat de travail n'exerce plus son influence malsaine.

L'Allemagne, vers 1900, importa d'Angleterre ses « conventions de tarif ». D'abord soutenues par le Pouvoir et combattues par les gros capitalistes, elles finirent par s'imposer à la faveur de la prospérité industrielle en 1906. Mais aujourd'hui, bien que chefs d'organisations patronales et chefs social-démocrates aient un égal penchant à s'entendre et réagissent de part et d'autre pour étouffer les mouvements spontanés — l'abondance des grèves partielles et des lock-outs prouve que les conventions de tarif n'ont pas atteint leur but de pacification sociale. Elles n'ont fait, dans la généralité, que mettre entrave aux révoltes ouvrières. Chez les typos englobés avec les patrons dans une convention collective rigide au terme de 10 années, l'esprit de classe a complètement disparu. Il ne s'agit plus que d'égoïsme corporatif, la pire forme de l'égoïsme bourgeois. Et si nous supposons que de telles ententes puissent exister en d'autres corps de métiers touchant plus directement la masse des consommateurs, le péril de ces trusts apparaîtrait nettement. Patrons monopoleurs et ouvriers à gros salaires exploiteraient outrageusement les consommateurs, lesquels fort heureusement sont à l'abri d'une hausse exagérée de certains articles grâce à l'incompressible concurrence capitaliste.

Donc, de toute façon, les contrats de travail sont un élément pervers dans les luttes ouvrières. Lorsqu'ils ne sont pas un piège, ils développent l'esprit corporatif. Ils s'opposent à l'idée révolutionnaire. Aussi les travailleurs vraiment conscients ne devraient pas même les accepter comme un pis-aller passager. Le contrat de travail aboutit à la négation de leur action.

Mais si les travailleurs étaient conscients attacheraient-ils tant d'importance à la *lutte pour le salaire* ? Non. La lutte pour le salaire s'impose, c'est tout démontré, mais il faut bien se dire

qu'elle n'a pas de fin en soi, qu'elle n'aboutit à aucun changement dans l'organisation sociale, et que, par conséquent, elle est incapable de réaliser la justice.

La lutte pour le salaire s'équilibre toujours par une augmentation correspondante des objets fabriqués.

Bien qu'elle ne soit pas le seul facteur de la « Vie chère », il est indéniable que l'élévation des salaires intervient dans la hausse des objets de consommation. Le salaire s'élève, parallèlement les substances augmentent de prix sur le marché. La balance s'établit et la situation du producteur reste stationnaire. Il touche davantage, mais il dépense plus pour se procurer le nécessaire. Et si l'on considère qu'avec la civilisation des besoins nouveaux naissent à chaque instant et s'accroissent beaucoup plus rapidement que les moyens d'y satisfaire, on s'explique que la misère des producteurs, loin de s'atténuer progresse, on s'explique que, malgré les richesses accumulées, malgré le luxe rayonnant, la vie de l'ouvrier — moderne Tantale — est toujours plus pénible et toujours plus douloureuse. Tous les économistes sans parti-pris anotent le phénomène. Et il n'est pas un seul prolétaire qui n'en éprouve les rigueurs.

En régime capitaliste le salaire des ouvriers producteurs est condamné à osciller entre deux limites, une minima, une maxima, qui ne peuvent être dépassées ni l'une ni l'autre.

La limite minima entraînerait des émeutes de la faim, des insurrections comme il en est quelques exemples dans l'histoire. La limite maxima entraînerait l'abdication du capitaliste.

Longtemps les économistes — depuis le socialiste Lassalle jusqu'à Adam Smith et Turgot — ont admis comme une loi implacable que le « salaire est déterminé par le coût nécessaire à l'entretien de l'ouvrier ». Cette « loi d'airain » est reconnue partiellement fautive aujourd'hui, mais elle reste vraie pour les travailleurs « non qualifiés », pour les manœuvres, hommes de peines, gens des bas métiers etc... pour tous ceux, en un mot, qui constituent l'armée de réserve de l'industrie, ou qui sont susceptibles d'y prendre rang. Et nous savons qu'avec le machinisme et la division du travail, des métiers, naguère considérés comme qualifiés, deviennent couramment accessibles à la masse et sont, par conséquent, en passe d'être assujettis à la « loi d'airain » — laquelle procède de cette autre loi capitaliste qui veut que les patrons cherchent toujours à tirer de leur exploitation un maximum de profits avec le minimum de dépenses. Le profit étant limité, d'une part par le cours du marché réglé par la libre concurrence et la demande des consommateurs, d'autre part, par les frais de fabrication, les patrons accusent une double tendance à monopoliser l'industrie afin de pouvoir imposer leurs prix (cartels, trusts) etc..., à réduire les frais de production par l'introduction du machinisme et la baisse des salaires. Et nous voyons

que là où la combativité ouvrière est nulle, là où n'existe aucune cohésion, le gros des salaires payés (car la tactique patronale, dans un but de division, comporte l'attribution de salaires de faveur à une minorité de sous-ordres, d'hommes de confiance, de piliers de boîtes) tendent visiblement vers la limite minima que nous avons indiquée.

Par contre, là où la conscience ouvrière est en éveil, où les exigences se font pressantes, où il n'y a pas possibilité immédiate d'obtenir une main-d'œuvre à bas prix — les patrons concèdent de force, de plus hauts salaires. Et les salaires montent alors jusqu'à la limite maxima. Mais, généralement, les patrons, à moins qu'ils n'aient la possibilité d'imposer leurs prix, en cas de trust — n'attendent pas d'être acculés à ce point critique. Ils baissent les salaires, essaient de briser la cohésion ouvrière, prononcent le lock-out, la fermeture momentanée ou définitive de leur ateliers. Souvent ils transfèrent leurs usines en des contrées où ils trouveront de la chair humaine à bon marché.

On voit donc quel travail de Sisyphe est la lutte pour le salaire. L'organisation capitaliste, les lois économiques implacables qui la régissent, enferment les travailleurs dans un cercle vicieux. Ils ont beau se démener, se débattre, essayer de grimper : ils retombent toujours au point bas, à quelques exceptions individuelles près. Il n'est d'autre issue à la situation que dans une Révolution sociale.

Un syndicalisme qui vise uniquement la conquête d'un meilleur salaire, l'amélioration matérielle (?!) du sort de l'ouvrier, un syndicalisme qui préconise les contrats, les ententes et se réclame de la paix sociale, est un syndicalisme faux, absurde, mensonger, néfaste à la cause ouvrière. La vraie lutte ouvrière doit viser à l'expropriation capitaliste, c'est-à-dire à la suppression du patronat et à l'abolition du salariat. Il s'agit de faire passer entre les mains du producteur les richesses produites et les moyens de production : sol, outils, machines etc... Il s'agit par conséquent d'éliminer le parasitisme étatique et patronal. C'est le problème essentiel, capital, dont la solution rapide requière toutes les intelligences et toutes les énergies ouvrières.

Tant qu'on l'éludera il n'y aura rien de fait, et l'on ne fera rien. Tant qu'on ne développera pas l'esprit de révolte la classe ouvrière piétinera sur place. Sa force, sa puissance, sa valeur ne se mesurent pas au pourcentage des syndiqués mais bel et bien à la somme d'idée renfermée dans les cerveaux individuels. Cent mille zéros agglutinés ne valent pas une unité.

Telles sont les réflexions, les pensées, que devraient suggérer le lock-out à ceux qui y participent, à ceux qui en sont témoins. Nous convenons qu'il est plus agréable de faire sa partie de manille au café ou d'assister au cinéma, que de se livrer à des méditations fatigantes sur les causes de tel état de choses dont on souffre. Pourtant il faut bien admettre

que la guérison ne s'opèrera pas d'elle-même. Il faut bien admettre, avec le vieux Potier, qu'

il n'est pas de Sauveur suprême
ni Dieu, ni César, ni Tribun

et que, si l'on veut s'affranchir, il faut, non seulement, penser à son affranchissement, mais encore y travailler, à toute heure, à tout moment.

La liberté ne viendra pas à vous. Vous n'en serez dignes que lorsque vous saurez la conquérir.

Epiceries et Simagrées

Un prophète

M. Vandervelde n'est pas seulement un démagogue ébouriffant, un dilettante pince sans-rire. Il est aussi prophète à temps perdu. Ecoutez-le : « Et c'est pour le même motif qu'après avoir été le dernier pays ayant un gouvernement clérical, nous avons des chances sérieuses d'être le jour où il tombera, le premier pays ou triomphera la démocratie socialiste ». Parmi ces « chances sérieuses » si nous nous tenons sur le domaine positif, et non pas dans les nuages métaphysiques — comme le recommandait Karl Marx — il faut compter le libéralisme belge, car Vandervelde n'espère pas, supposons-nous, s'installer au Pouvoir avec ses compères socialistes, de but en blanc, après les élections qui renverseront la calotte. Or le libéralisme belge, vient de donner une preuve anticipée de son « démocratisme » en se déclarant contre la « domination de l'église et... la domination du syndicat ». Avec de futurs gouvernements de ce calibre que reste-t-il de la prédiction de Vandervelde ? Si Vandervelde veut être sincère, il reconnaîtra avec nous que les possibilités d'avenir dans la voie du parlementarisme, c'est, en Belgique comme ailleurs, le *Barthousisme*. Et c'est pourquoi il conviendrait de détourner les ouvriers des mirages démocratiques pour leur faire regarder en face les réalités : la propriété, l'autorité, la domination, de l'exploitation de l'homme sur l'homme. Mais ceci serait du socialisme bien moins scientifique, et bien moins profitable aussi, que celui où s'épanouissent Vandervelde et son aéropage de surhommes, j'allais dire de sous-hommes.

Ceux qui ne se gênent pas

Les citoyens Max-Hallet et Huysmans co-dirigent un hebdomadaire politique, non placé sous le contrôle du Parti et pour lequel *Le Peuple* ne manifeste pas toujours une ardente sympathie. N'empêche que l'adresse du dit hebdomadaire — œuvre privée — est fixée à la *Maison du Peuple*, — œuvre collective. Ce n'est pourtant pas que les citoyens Hallet et Huysmans manquent de domiciles particuliers. Hallet notamment ne possède-t-il pas plusieurs hôtels avenue Louise, sans compter les immeubles de rapport. Alors!... Une seule hypothèse se présente. Les citoyens Hallet et Huysmans estiment sans doute qu'une feuille comme la *Semaine Politique*

contaminerait leur habitacle familial et mondain. Ils ont trouvé que la *Maison du Peuple* était toute désignée pour servir d'abri aux productions de cette nature. Le culot et la c... rie des Prolos a fait le reste. Gageons que si feu l'*Exploité* du citoyen Jacmotte avait usé du même procédé, les prolétaires organisés et conscients de la M. du P. eussent poussé de hauts cris...

Selon que vous serez puissant ou misérable...

C'est vrai même chez le Roi Populo, et cela ne laisse rien présager de bon pour le jour ou la Royauté du Peuple souverain cessera d'être une boîte à faro.

Ce qu'on tait

Un évènement dont *Le Peuple* n'a soufflé mot, c'est l'aventure survenue au citoyen député socialiste unifié Wilm. Elle a fait pourtant beaucoup de bruit dans le landerneau électoral parisien. Wilm, farouche révolutionnaire, défenseur des cheminots, Wilm qui lançait en réunion publique ses foudres contre le rénégat Briand, Wilm a été victime d'un accident d'auto. En compagnie de qui ? de Briand!!! Tout simplement.

Voilà comment les électeurs de Saint-Denis, Saint-Ouen, Levallois et autres lieux ont été avisés que leur élu avait conservé les relations les plus cordiales avec l'homme qui incarne le mieux le Reniement et la Scélératesse, l'Aristide-à-la-Chemise-Sale ! Comment ont-ils trouvé la sauce ? Mauvaise. Mais qui s'est amusé ? Les anarchos, parbleu... Quand nous disons qu'il ne peut y avoir dans un parlement *un seul* honnête homme, dans l'acceptation ordinaire du mot !

Ce qu'on glorifie

Ayant fait silence sur Wilm, *Le Peuple* s'est rattrapé sur Troëlstra, l'équivalent hollandais de notre Emile national.

A-t-il assez mis en lumière le fait que le surnommé Troëlstra a été reçu par la Reine ? S'est-il assez appesanti sur les détails : « le député socialiste se rend au palais dans un carrosse de la cour » — « après avoir déjeuné au Palais, le député Troëlstra déclare aux journalistes qu'il ne dira rien » — « des hurrahs retentissent quand Troëlstra monte dans la voiture de la Cour » — « le leader rouge fait son entrée au palais entre une double haie de larbins qui le saluent jusqu'à terre » — « une voiture de la cour reconduit Troëlstra jusqu'à la gare » — « Troëlstra se borna à dire que la reine lui avait fait un accueil fort gracieux » — etc... etc...

Voilà qui va donner un avant-goût des honneurs officiels à Vandervelde. Pourvu qu'il n'en attrape pas la jaunisse ! Si j'étais socialiste je crèverais de honte. Non pas tant à cause du Troëlstra, mais à cause de l'insane bêtise des gens du « Peuple ».

Et c'est cette race de larbins qui prétend régénérer la société bourgeoise !

Mais nom de Dieu ! qu'ils se regardent donc.

LE PÈRE FOUETTARD.